

# CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS

Avec leurs gimpes balainées, leurs jupons de dentelles, leurs bandeaux plats, leurs chapeaux en nid de poule, verts comme Germaine Acremant, mais moins à l'écran, les quatre sœurs Davernis, sans contredit demoiselles prolongées, n'apportent que fraîcheur au cinéma français. Avec elles, rien de tragique ou de malin. La vertu règne sur toute chose, la paix dans leur maison, les ouvrages dans les corbeilles, les portraits de famille sur les murs, la gaze sur les suspensions, protectrice de l'incongruité des mouches.

Par plans bien composés, Maurice Cloche nous introduit dans l'existence monotone de ces demoiselles. Chaque année, les mêmes faits se répètent, immuables : la lessive de printemps, les confitures d'été et d'automne, les grand-

demoiselles pour le professeur Ulysse Hyacinthe qui, respectueusement, l'en payait de retour, mais que M<sup>me</sup> Davernis n'agréait pas comme prétendant. Quinze années sont passées, Ulysse Hyacinthe est de retour avec de l'avancement, M<sup>me</sup> Davernis n'est plus et Arlette est décidée à faire le bonheur de sa cousine Marie.

Dès qu'apparaît le professeur, le ton change. Les peintures de murs cèdent le pas aux scènes agissantes, l'intrigue prend du piquant et de la bonne humeur. Au lieu du quatuor abrité derrière sa routine, s'épanouit un étalage de types humains présentés avec humour.

Vieux garçon timide comme une jou-

le même personnage, est à nouveau une Marie sensible et surannée. Pleins de majesté et d'intransigeance dans le rôle de Telcide, Marquette Moreno y apporte une touche de tendresse par une confiance qu'elle fait à Arlette et qui lui donne l'occasion d'une très belle et très poétique tirade sur les vieilles demoiselles.

Micheline Cheirel n'a jamais été aussi sincère. Elle ne se contente pas de travailler pour le bonheur d'autrui et s'occupe aussi bien plus s'en qui lui apporte quelques soucis avant de s'épanouir sous les traits de Gérard Landry,

Après *Sœurs d'Armes*, la magnifique réalisation de Léon Poirier, qui vient d'être projetée dans les principaux théâtres cinématographiques de Roubaix et Tourcoing, MM. Brulotte et Delemar, les spécialistes régionaux de grands films français, présentent, cette semaine, dans les mêmes établissements, *Abus de confiance* de Pierre Wolff, réalisé par Henri Decoin et interprété par Danielle Darrieux, Charles Vanel, Valentine Tessier, Pierre Mingaud, Thérèse Doray, Yvette Lebon, etc.

*Abus de confiance*, qui tient l'affiche à Paris, au « Cinéma Madeleine » depuis plus de deux mois, a été présenté à l'Opéra en grand gala, sous la présidence et avec la présence effective de M<sup>me</sup> Albert Lebrun.

Cette soirée avait été organisée au profit de « L'Enfance malheureuse ».

Voici le scénario de ce film : Lydia a 22 ans. Etudiante en droit, ses professeurs lui prédisent un brillant avenir.

Sa grand-mère, sa seule parente, qui l'aidait à vivre en se privant, qui lui payait ses inscriptions à la Faculté, meurt subitement.

Et c'est le début du film.

Que va devenir Lydia ? Déjà, les corbeaux tournent autour d'elle. Sa logeuse la menace parce que le loyer n'est pas payé. Le logeur la poursuit, la traque et tente de profiter de sa détresse.

C'est le premier contact de Lydia avec la vilénie de la vie et la lâcheté des hommes.

En vain, Lydia cherche un emploi. Son amie, Alice, étudiante comme elle, mais légère et frivole, la guide et la pousse vers le mal, sans le vouloir.

Elle a déniché, dans un lot de livres, acheté par son père, à l'Hôtel des ventes, un album usé, fané par le temps.

Qu'est-ce que cet album ? Rien. Des souvenirs écrits au jour le jour par une jeune comédienne inconnue, morte il y a vingt ans. A chaque page, son amour éclate pour l'homme qui l'a quittée pour se marier. Cet homme, Jacques Ferney, lui a laissé un bébé, une petite fille.

Mais la jeune comédienne l'a excusé parce qu'elle l'aimait éperdument et qu'il fut toujours, pour elle, de la plus grande bonté. Il ne revit jamais ni la mère, ni la petite qui avait, à cette époque, un an.

Sur une page de l'album, le portrait de sa mère, le portrait de la mère. L'enfant est morte à cinq ans, la mère s'est suicidée.

Et tout de suite, Alice, dont la lecture ne se compose que de romans policiers, a songé à ce que Lydia pourrait tenter.

— Va chez cet homme, il existe, il est riche, j'ai trouvé son nom dans un annuaire, il habite Versailles. Déchire une page de cet album et fais-lui croire...

Lydia se révolte, ne la laisse pas ache-



De gauche à droite : GABRIELLE FONTAN, MARGUERITE MORENO, MARY BERRY, MARCELLE BARY et ALICE TISSOT DANS « CES DAMES AU CHAPEAU VERT ».

monces des fêtes carillonnées; aussi, lorsqu'elles recueillent Arlette, leur petite cousine ruinée et Parisienne, vont-elles d'étonnements en émois. Arlette d'une, porte des pyjamas, se promène seule dans les pittoresques rues provinciales et met le grenier en désordre... Le grenier... songez donc, quel domaine renfermé, divers et précieux à fouiller quand on n'en a jamais possédé ! Et c'est là, dans une pile d'esquisses naïves, de partitions à l'eau de roses et de livres de classe, que la jeune fille découvre à la lecture d'un petit carnet, l'amour de Marie, la plus jeune de ces

veilles au temps des diligences et se troublant pour un rien, Ulysse Hyacinthe a vraiment besoin d'Arlette pour reprendre la campagne d'une candidature jadis désespérée. Les entrevues préliminaires et clandestines des deux tourtereaux sont aussi touchantes que la demande en mariage formulée à la redoutable Telcide, comme au chef de famille, est arrosée et ampoulée.

On met Larquey à toutes les sauces, mais il sait filer en prenant la veuve et la couleur. Une fois de plus, il est sympathique et parfait. Alice Tissot, qui

# CINÉMA

## Abus de confiance de Pierre Wolff



DANIELLE DARRIEUX dans « Abus de confiance », de Pierre Wolff, sélectionné pour le Nord de la France par MM. Brulotte et Delemar.

trouve. Le temps passe. Lydia est désespérée. Toutes ses démarches pour obtenir un emploi ont échoué. Accablée, découragée, à bout de ressources, elle songe à se tuer. Elle demande à Alice : — Où habite-t-il ? — Qui ? — Le monsieur de l'album ?

La voilà à Versailles, chez Jacques Ferney, illustre historien, qui a, depuis longtemps, tiré une barre sur son passé. Il regarde les portraits que Lydia passe sous ses yeux. — Toute ma jeunesse, fait-il, la gorge serrée.

Il questionne Lydia : — Comment se fait-il que vous ayez entre les mains le portrait de cette femme que j'ai tant aimée ?

— C'était ma mère répond Lydia. — Où puis-je vous voir, car il m'est impossible de vous parler ici. Où habitez-vous ?

— Hôtel des Etudiants, rue des Ecoles...

Et Lydia, à bout de forces, se sauve. Ferney est sans nouvelles. Il se rend à l'Hôtel des Etudiants. Lydia n'est pas rentrée depuis trois jours.

Il s'inquiète et charge son jeune secrétaire, Pierre Montanet, de la rechercher. Il la retrouve à l'hôpital où elle a été transportée, après avoir été ramassée sans connaissance sur le trottoir.

Jacques Ferney accourt, la presse de questions, la rassure. Finalement, elle accepte d'aller à Versailles.

Jacques a tout avoué à sa femme qui accueille à son foyer l'enfant de l'amour. Le temps passe encore.

Lydia vit chez Ferney, si fier de « sa fille ».

M<sup>me</sup> Ferney a deviné une partie de la vérité et le hasard lui confirme l'abus de confiance commis par Lydia qui a terminé ses études et est maintenant avocate.

Et voici le tribunal pour enfants, tribunal douloureux qu'on ne vit jamais à l'écran.

De jeunes gradins, de petites prostituées de dix-huit ans défilent.

Enfin, une autrice accusée de défiance Lydia. Cette accusée a, elle aussi, commis un abus de confiance. En la défendant, Lydia défend sa propre cause.

Joe chez Ferney devant le triomphe de Lydia qui a obtenu l'acquiescement.

Pierre Montanet n'est pas le moins enthousiaste. Une idylle s'est ébauchée entre les deux jeunes gens. L'attitude de Ferney autorise tous les espoirs.

On cherche Lydia pour la féliciter. Elle est dans sa chambre. Nerveusement, elle fait sa valise, M<sup>me</sup> Ferney entre :

— Vous partez, Lydia ? — Oui je pars, chassez-moi, je suis un monstre. J'ai menti.

— Je sais tout, répond M<sup>me</sup> Ferney. Et comme on entend la voix joyeuse de Ferney qui appelle « Lydia, Lydia », M<sup>me</sup> Ferney lui dit :

— Vous comprenez pourquoi il est trop tard, beaucoup trop tard, vous nous appartenez maintenant.

Lydia accepte son destin. Elle restera. Et c'est ainsi que se termine *Abus de confiance*.



MARIE BELL CHEZ ELLE

# Balthazar

Il est réconfortant de croire aux fées, surtout à l'aurore d'une année nouvelle. Les bonbons ont sucré l'existence du sauc qui observe la mesure, le fote gras la félicité à l'indulgence, le champagne à la gaieté, le concierge, le facteur et les autres, aux libéralités, Pierre Colombier, lui, a mis dans la tête qu'il rencontrerait peut-être Balthazar. S'il attend cette chance comme le Messie, il n'est plus sage; aussi lui souhaitons-nous pour 1938 de garder sa mesure, de vivre en paix et de savoir prendre la fortune par les cheveux si d'aventure elle se présente.

Ici, elle est vêtue d'un short et d'une chemise Lacoste, porte volontiers la casquette de yachtman, n'est pas égoïste, aime à éprouver et se traduit par un compte courant, c'est-à-dire par des comptes courants chiffrés en milliards. Je vous ai présenté Balthazar Lemonier.

Il ne faut pas se fier aux apparences, mais avoir du flair. Balthazar, sacrifiant à la mode estival de la Côte d'Azur, sort de sa voiture en panne sur une route grillée par le soleil, dans une tenue qu'il partage avec le fils de famille et le comptable en vacances et même avec les cheminots. C'est ainsi que, cédant le pas à un malotru ou à un homme du monde, vous ne lui mettez une étiquette qu'après l'avoir vu sauter.

Lorsque M<sup>me</sup> Philippe ramène à la

ville familiale ce Balthazar, à la mise anonyme, qu'elle a failli écraser, en bon bourgeois, M. Philippe, qui ne se risque pas sans veston d'alpaga et pantalons de flanelle, tire les plus fâcheuses conclusions de cette aventure et ne relâche le sinistre qu'avec la peur de le voir porter plainte. M<sup>me</sup> Philippe ignore la crainte. Enjouée sans être provocatrice, elle n'a rien à changer dans son attitude quand parvient à la villa l'identité de Balthazar. Comme on le pense, il n'en est pas de même des autres, trop heureux d'asseoir à leur table une vache à lait. Et brave type, le nabab comble les désirs de tous ces gens après leur avoir donné une petite leçon.

On est d'abord sensible à la luminosité du paysage emprunté à la côte des Maures, au village perché de Ramatuel, au port de Saint-Tropez. Puis on est conquis par la mentalité des indigènes.

A la recherche d'un poste d'essence, Balthazar, qui a le sens des affaires, donne quelques conseils aux commerçants, au maréchal-ferrant, qui devrait songer à travailler avec les automobilistes, au coiffeur-boulangier, dont la boutique réclamerait une colison et l'étalage des gâteaux, au maire-pharmacien, droguiste, épicer. Leurs entrevues sont un peu longues. On a con-

science qu'il s'est produit pour le dosage du dialogue ce qui nous arrive à nous-mêmes, quand nous arrivons dans le Midi. La langue est si riche d'expressions, de tournures, les caractères ont une telle truculence, que nous nous attardons avec joie en leur compagnie. Or, le récit ne tolère pas la même continuité que les traits pris sur le vif. Les réalisateurs n'ont pas su couper. En ce sens, le scrupule du détail nuit un peu à l'ensemble.

La mise en scène s'avère adroite et soignée. Les interprètes ont le ton qui pousse à l'optimisme, troisième et quatrième raisons pour lesquelles le public doit être gagné.

Jules Berry est un Balthazar d'une irrésistible munificence. Le rôle a été créé pour lui; Charpin, en navigateur honoraire, tient avec l'accent un emploi de second plan. Delmont s'affirme à cette même place. Aierme garde sa bonhomie gaffeuse. Robert Arnoux donne d'un auteur dramatique une idée naïve et bouffie, mais, par contre, Danièle Parola campe sainement et sportivement la jeune femme française.

## Pénitencier de femmes

Sombre drame. Un jeune couple est accusé de meurtre et condamné à mort. Nous savons qu'ils sont innocents et nous assistons à leurs angoisses qui croissent à mesure qu'approche l'heure fatale. Nous partageons leur anxiété. D'autant plus que l'on ne nous épargne aucune image sinistre... pas même les essais de résistance de la corde qui les pendra.

La mise en scène est inégale. Les deux vedettes qui défendent cette intrigue jouent au mieux leur rôle harmonique et semé d'embûches.

L'histoire n'est pas immorale, mais elle est d'un tragique continu qui joue sur les nerfs et les imaginations sensibles.

Si quelques propos sont libres, les notes religieuses sont justes.

D'après une récente statistique, l'Allemagne possède 5.403 cinémas, dont 408 pour Berlin. La deuxième place revient à Hambourg, qui compte 73 salles. Au cours des trois dernières années, le nombre de cinémas, en Allemagne, a augmenté de 500. Et l'on sait que pour ouvrir une salle, une autorisation doit être accordée par la Reichsfilmkammer, à qui incombe la réglementation de tous les cinémas en Allemagne.



UNE SCÈNE DE « PASSEUR D'HOMMES »

Les Allemands à la recherche de ceux qui fuient vers la Hollande pour gagner la France.



DANIELLE PAROLA et JULES BERRY DANS « BALTHAZAR »



Un récent portrait de JEAN GABIN